

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

XXV

Rauchenstein 23 Mai.

CE bruit se répandrait aux quatre points cardinaux et je passerais éternellement pour un bas bleu. Pourquoi ne pas laisser les gens tels qu'ils sont ? Toute personnalité est à mes yeux sacrée, intéressante et a droit d'exister en paix.

Nous avons aussi un de nos cousins communs. J'ai terriblement taquiné ce bon garçon, parce qu'il s'était fait beau pour les autres, avec une raie au milieu du front et une rose à la boutonnière. Il leur faisait des compliments sur leur beauté, leurs cheveux, leurs dents, leurs toilettes. Il n'a encore jamais essayé d'en faire autant avec moi ; je me serais moquée de lui, ou il aurait reçu un soufflet. Je trouve offensant ce genre de compliments : cela veut dire : "— Comme tu n'as pas un grain de cervelle, on te traite ainsi qu'un cheval ou un chien ; on parle de la couleur de ton pelage, de tes allures, et de tes dents, —" Il y a même des animaux qui ne le supportent pas : Mara cligne des yeux d'un air offusqué et détourne la tête, quand on parle d'elle ou qu'on s'en moque. Je dis à mes cousines ce que je pensais ; elles me regardèrent, stupéfaites, et mon cousin rit si fort que je fus obligée de lui taper dans le dos pour l'empêcher d'étouffer. — "Ulla ! Tu es coquette comme une vache !" criait-il. C'était très comique ! Vous pouvez vous représenter la scène : mes cousines piquées, moi étonnée et mal à l'aise, et mon cousin dans de vrais spasmes, tout cela pour une réflexion naturelle et fort innocente.

Il me semble souvent que j'ai un voile devant les yeux. Je ne comprends pas pourquoi l'on rit, ni ce qu'on veut dire. Je réponds simplement à ce que j'entends, et ensuite je remarque que la phrase doit avoir quelque sens caché ; alors je deviens toute rouge à l'idée de ma sottise et je me demande comment les autres peuvent bien interpréter mes paroles. Que signifie, par exemple, votre phrase : "que j'ignore ce qu'est donner, car je ne donne rien ?" — Je ne puis concevoir ce que vous voulez dire. Que voulez-vous que je donne ? Une de mes cousines m'a dit, — "On se sent toujours incomprise" — Je lui ai répondu : — "Quand je parle allemand, tout le monde me comprend ; c'est moi qui ne comprends pas les autres." — "Tu es vraiment par trop antédiluvienne !"

Il faut que ce soit vrai, car les livres ne m'enlèvent pas ce voile, et des gens, qui ne sont certes pas plus intelligents que moi, paraissent savoir le mot de choses que j'ignore. Quand je le soulèverai, le voile, m'arrivera-t-il comme au jeune disciple de Saïs ? Les autres pourtant ne meurent pas de leur science. Je ne sais même pas où la chercher, cette science ; je l'ai dit à mon père qui m'a caressé les cheveux et m'a répondu : — "Ce que la forêt ne t'enseigne pas, tu n'as pas besoin de le savoir." — Je l'ai dit à ma grand'tante qui a souri finement : — "N'y touche

pas, ma petite ; ça brûle !" — Je l'ai dit à Hulotte qui est devenue très grave et m'a dit : — "Il viendra un grand maître qui s'appelle l'amour ; celui-là t'ouvrira les yeux d'un seul coup, et tu resteras clairvoyante toute ta vie.

"— A-t-il été ton maître, Hulotte ?

"— Oui, un maître bien dur, dont la main m'a broyée.

"— J'aime mieux rester toujours ignorante, Hulotte !

"— Hélas ! mon enfant, personne ne te demandera si tu veux garder ton ignorance, ou si tu préfères le maître ; il vient sans qu'on le réclame, comme le soleil, l'orage et l'ouragan, personne ne sait d'où, ni ce qu'il fera de toi, ni comment il modèlera ta vie. Ce qui t'est le plus cher te deviendra étranger ; ce que tu ne connais pas, tu le désireras avidement ; ce qui te réjouit te paraîtra plein de souffrances, et ce que tu ne soupçonnes pas, ton plus grand bonheur !

"— Hulotte ! je ne veux pas ! j'ai peur ! je veux m'abriter sous ton aile ! Cache-moi !

"— Je ne puis te cacher, il est tout proche !

Vous ne pouvez croire quelle angoisse je ressentais ! Je n'ai pourtant pas le cœur timide ; mais je tremblais, parce que celles qui parlent ainsi ont les cheveux gris, beaucoup de rides et soupirent souvent. Je ne veux pas soupire, je veux vivre !

Que devez-vous penser de tout ce que je vous écris ? J'ai été très troublée durant ces derniers jours, comme l'atmosphère avant l'orage, l'oiseau avant la tempête. Tout est changé autour de moi ! J'ai devant les yeux un nuage épais, et il me semble que derrière, ce n'est plus le cher paysage que je connais comme mon Pater, mais quelque chose de tout à fait nouveau que je n'ai jamais vu. J'ai si souvent cherché autrefois la place où était mon cœur, sans pouvoir le sentir battre, et maintenant ses secousses m'ébranlent tout entière ! Je crois que c'est la faute de cette méchante Hulotte et de ses effrayantes prophéties. Je ne veux pas la croire et pourtant je la crois, et je voudrais écarter de moi cette épreuve, si je pouvais la deviner et la saisir. C'est comme le poids perpétuel d'un remords, et je n'ai pourtant rien fait de mal.

VOTRE SOTTE PETITE ULRIQUE.

XXVI

Griefswald, 26 Mai.

Noble amie,

Connaissez-vous le parfum de votre papier ? Je viens de m'en griser ; j'ai fermé les yeux, appuyé mon visage sur les feuilles, pas sur ces feuilles de chêne qui encadrent si gracieusement la première page. (J'espère bien que vous les avez cueillies pour moi, et qu'elles ne sont pas le rebut de vos cousines). Alors passent devant mes yeux les tableaux du souvenir, surtout de ce jour de pluie où je pénétrai dans une pièce à demi obscure.

Une individualité puissante a cette propriété rare de pénétrer d'elle-même tout ce qui lui appartient ; c'est ainsi, par exemple, qu'elle agit de loin, par le seul parfum du papier sur lequel a glissé sa main.